

Jean-Yves CADORET

## A PROPOS D'ICARE

Mis en ligne le 10 août 2018

*Profusion sans langage, du point tenu où mûrit l'origine, quelle essence t'emplît jusqu'aux bords ?*

- *Toujours l'azur dénie qui fixement l'envisage.*

Norge, Le sourire d'Icare

*Parfois je me suis trouvé sur les confins d'une langue naturelle, d'une grammaire en précipice sur du jaune. A des hauteurs incalculables, elle donnait sur un chaos parfait.*

*... J'ai échoué. Peut-être fallait-il un autre genre de cœur, une âme mieux versée dans les choses de l'instinct ? Peut-être fallait-il avant le départ plus profondément respirer, en s'abandonnant aux leçons de l'oxygène... partir d'un pied d'air, avec un adieu plus franc et plus rude ?*

Loys Masson, Icare ou le soleil cassé



Henri Girard,  
Catalogue de l'exposition des Ateliers d'art de Douarnenez,  
10 janvier – 22 mars 1997

Aux premiers mois de 1997, le peintre Henri Girard expose aux Ateliers d'art de Douarnenez deux séries qui apparaissent, tant pour les thèmes que pour les matières et les formes, comme une rupture avec toute sa production antérieure : *Portraits de mon père* et *Icare*.

Le travail avec son père avait commencé à la fin des années 80 et, d'une certaine façon, se poursuivra jusqu'au début des années 2000 avec la série *Regard sur les autoportraits* (Rembrandt, Van Gogh, Artaud). La série des *Icare* date de 1993 et restera sans suite.

J'avais suivi de près la « fabrique » des *Icare*. J'étais beaucoup plus ignorant des portraits du père, sur lesquels Henri se confiait peu, et je me souviens avoir été d'autant plus surpris du rapprochement des deux séries qu'à l'évidence le peintre n'avait pas une seconde vu dans son père une image de Dédale.

Mais il s'agissait pourtant bien de juxtaposer à la figure vénérable du père la folle aventure d'un fils, « le premier... à avoir entrevu de près la splendeur du vrai. Ebloui. Tu fus ébloui. C'est pour cela que tu as chu. » (Jacques Lacarrière, cité par Henri Girard dans le catalogue de l'exposition).

Et je ne pouvais m'empêcher de parer des insignes du mythe le père patron d'une conserverie dans un port bigouden et le fils artiste-peintre voyageur, qui se décrivait comme un « chasseur perpétuellement à l'affût, aimanté à son travail par un mystérieux fil d'Ariane... [une] sentinelle du temps et de l'espace [qui] capte, çà et là, des fragments de réalité dont il a la prétention de faire la synthèse pour reconstruire le monde à son image ».

Dans l'œuvre du peintre qui s'est considérablement développée depuis, je n'ai pas vu qu'aucun signe ait rappelé ces deux séries très fortes (sans doute aussi parce qu'au-delà du mythe chacune donne à voir *la mort en face*), que j'ai toujours envisagées comme une île au milieu de la « grande mer » girardienne - non pas un accident, un point blanc oublié des cartes marines, mais une île au trésor, un pic immergé de l'œuvre.

C'est avec cette île pour viatique que j'ai creusé le mythe d'Icare, au départ sans y prendre garde, au fil des lectures et des expositions ou des musées. Je fus long à comprendre qu'il racontait une histoire de transgression, où rébellion et transmission avaient partie liée.



Henri Girard, *Icare VI*, 1993



Henri Girard, *Sans titre*, 1996

*Henri Girard*,  
Editions Apogée, collection "Ombre et lumière", 2009

...Porté par le hasard objectif de la découverte des restes d'un oiseau mort sur le chemin de halage à Châteauneuf l'après-midi où il venait d'acheter *L'envol d'Icare* de Lacarrière, Henri se bagarre depuis dans son atelier avec le mythe de l'homme qui voulut voler trop haut. Icare de l'écriture, qu'ai-je à ma disposition pour tenter l'envol aujourd'hui dans le dédale de la mémoire ?

D'abord le texte fondateur où l'on voit Dédale, le génial bricoleur, fabriquer des ailes avec de la cire :

*Tum lino medias et ceris alligat imas  
Atque ita compositas parco curvamine flectit  
Ut veras imitetur aves...*

Ovide, *Métamorphoses* VIII 193-195

... Cire qui, quelque part entre Samos, chérie de Junon (Dédale et Icare avaient dépassé Délos et Paros), Lébinthos (Levitha) et Calymné (Kalymnos), fertile en miel, fond au voisinage du soleil :

*Rapida vicina solis  
Mollit odoratas, pennarum vincula, ceras.  
Tabuerant cerae...*

Puis, s'agissant d'échapper au Labyrinthe, ne pas oublier (Caillois, *Jeux d'ombres sur l'Hellade* in *Le mythe et l'homme*) que l'Acropole apollinienne n'a pu se bâtir que sur les ruines *magiques* de Cnossos - que « les monstres prédestinent les demi-dieux ». Icare est une victime propitiatoire.

Char, dans *Le poème pulvérisé*, la convoque « à voix basse » au martyr de la Grèce pendant la guerre civile :

*L'Hellade, c'est le rivage déployé d'une mer géniale d'où s'élançèrent à l'aurore le souffle de la connaissance et le magnétisme de l'intelligence [...] Une chaîne de volcans sourit à la magie des héros, à la tendresse serpentine des déesses, guide le vol nuptial de l'homme, libre enfin de se savoir et de périr oiseau ; c'est la réponse à tout, même à l'usure de la naissance, même aux détours du labyrinthe.*

Enfin, trois variations entre cent sur le fameux *Paysage avec la chute d'Icare* de Bruegel l'Ancien (quant à moi, j'ai toujours vu, dans le berger à la houppette qui baye aux corneilles au second plan, *ô pastor baculo innixus* ! mais qui est quasiment au centre géométrique du tableau, un ancêtre de Tintin – et cette vision m'a longtemps occulté la Kadath peinte sur l'horizon, dans une lumière de mirage, sur laquelle il y aurait beaucoup à dire) :

1. la traduction d'un texte d'Auden, *Musée des Beaux-arts*, qui développe le proverbe flamand que semble avoir illustré le franc-maître d'Anvers - « nulle charrue ne s'arrête pour un homme qui meurt » :

Au chapitre de la souffrance ils ne se trompaient guère,  
Les Vieux Maîtres. Ils savaient bien  
Qu'elle est le lot des hommes et les surprend  
A table, quand ils ouvrent la fenêtre ou marchent pour tuer le temps.  
Où s'annonce, dans la ferveur et le recueillement,  
La naissance miraculeuse, il y a toujours  
Des enfants distraits qui patinent  
Sur un étang à la lisière du bois :  
Les Vieux Maîtres n'oublient jamais  
Que même l'odieux martyr doit s'accomplir  
Quoi qu'il arrive, là, dans ce terrain vague  
Où les chiens mènent leur vie de chien tandis que le cheval du bourreau  
Se frotte innocemment contre un arbre.  
Dans l'Icare de Bruegel, par exemple : tout tourne  
Tranquillement le dos au désastre. Le laboureur a sans doute entendu  
Le bruit de la chute et le cri de désespoir,  
Mais que vaut pour lui cet échec ? Le soleil brille  
Comme il se doit sur les jambes blanches qui plongent dans l'eau  
Verte. Et la nef d'apparat qui a sans doute tout vu  
De cette chose stupéfiante, un jeune homme qui tombe du ciel,  
Garde son cap et fait voile, sereine.

(A propos de musée, noté récemment ces vers dans *Le chiffre des jardins*, de Philippe Jones qui, lorsqu'il n'est pas poète, est conservateur en chef des Musées royaux des beaux-arts de Belgique :

*dans le musée désert  
des signes arrêtés  
sont indice d'ailleurs*

Et le livre se trouve être rangé dans la bibliothèque, hasard objectif ! derrière notre bougie de mariage, de cire odorante...)

2. l'étrange *Icare* de Gottfried Benn, d'où toute leçon est absente – le grand poète allemand oublie le peintre et ne voit dans Icare qu'un enfant de la nature, une jeune bête qui vit au jour le jour, et qu'il envie. Il plonge à sa suite dans le midi du tableau en suppliant le « haut voûté » de distiller à ses yeux « une heure / de bonne lumière d'aube d'avant le regard » : « décervelle mon œil... fonds l'illusion des couleurs, ouvre les cavernes / encombrées par les boues au bruissement des soleils cabrés »,

3. et une belle histoire de pêcheur à la ligne racontée par t'Serstevens (*La chute d'Icare*, in *Le dieu qui danse*), qu'on a décidément bien tort d'oublier - ne serait-ce que pour une phrase comme celle-ci : « le paysage, d'un élan symétrique, s'écoulait vers un centre... », sur laquelle être intarissable.

... « L'ami t'Ser », qui est son « plus ancien copain des lettres », me conduit à l'auteur du *Lotissement du ciel*, qui admirait Redon au point de prénommer Odilon son fils cadet (l'aîné, un Icare pilote de chasse abattu par la flak allemande en mai 40, eut droit à Rémy, en l'honneur de Rémy de Gourmont) – Odilon Redon qui nous a laissé une fascinante *Chute d'Icare*, amas de membres et d'ailes brisés, brûlés, sur une couche d'or brasillant : c'est un morceau de soleil que la mort du jeune homme ivre de ciel nous offre.





## LE ROMAN D'ICARE

*Henri Matisse, roman* est le livre d'un livre impossible. On y voit Aragon, au bout de son âge, empaqueter des textes anciens avec les ficelles de la douleur, larder de douleur le journal de ses rencontres avec Matisse pour tenter d'en faire de la beauté. Mais le lecteur reste sur sa faim du « grand fauve », qu'il semble bien que Matisse fût. Seules quelques rares clés lui sont données sur le dessin (les *variations* instinctives comme prélude aux « très volontaires » *thèmes*), Dieu (« *Si je crois en Dieu ? Oui, quand je travaille* », et la chapelle de Vence comme un livre athlétique) et les femmes (ingresques, évidemment) - mais rien sur la couleur, malgré un chapitre obligé qui finit sur une pirouette, ce qui est un comble pour celui dont Picasso disait qu'aucun n'avait « chatouillé comme Matisse la peinture jusques à de tels éclats de rire ». La première impression qui lui vient est d'avoir sous les yeux une ultime défense et illustration d'Aragon par lui-même, ensemble pathétique et repoussante, fascinante, vertigineuse, et il se souvient du vers terrible du *Roman inachevé* :

*Je ne réécrirai pas ma vie Elle est devant moi sur la table*

Comme si sa vie n'avait été que signes, comme si l'écrivain, même en présence du peintre le plus libre qui soit, n'avait pas réussi à se défaire du carcan des mots.

Se disant cela, il découvre que ce livre, qui se veut roman et fonctionne comme tel, est l'histoire d'une tentative d'évasion. *Henri Matisse, roman* pourrait bien être en vérité le *roman d'Icare*, d'un Icare qui se serait dédoublé en les faux jumeaux Aragon et Matisse.

En témoigne l'importance prise dans le livre par les deux *Icare* découpés par Matisse en 1943 : celui publié en frontispice du numéro 13 de la revue *Verve*, et celui repris en 1947 dans l'album *Jazz*. Deux Icare nocturnes au milieu de la mitraille ou des étoiles, frappés au cœur d'un éclat rouge, soldats inconnus ou poètes maudits, deux Icare qui tombent, deux figures du malheur de vivre. Héritiers de Bruegel et Baudelaire, et non pas métaphore du transport aérien ou mystique.





Les clés que le roman semblait ne donner vraiment ni pour Matisse, ni, bien sûr ! pour l'auteur, il les donne pour le mythe d'Icare. Impossible en effet de penser Icare sans le labyrinthe. Le fils de l'ingénieur Dédale est celui, « trois-mâts cherchant son Icarie », qui veut fuir sa prison, sa condition, son histoire (c'est en désobéissant à l'auteur de ses jours - de sa cage - qu'il signe sa perte). Ce qu'il cherche n'est pas le feu, même s'il s'y brûle les ailes (Icare n'est pas Prométhée), mais la liberté. Une liberté qui n'a pas d'autre nom que la fin de l'ordre ancien. Et cette liberté, il ne la cherche ni en se cognant la tête contre les murs, ni en spéculant sur un ordre nouveau. Il utilise simplement les moyens du bord, en imitant la nature : Icare est un artiste.

« Je suis comme un hydravion. Il s'agit de décoller. Il ne peut le faire que parce qu'il a des flotteurs qui le portent, mais ce n'est pas avec ses flotteurs qu'il s'envole. Une fois qu'il vole, il a oublié ses flotteurs. Ils ne lui servent plus à rien. Les flotteurs, c'est tout ce que vous voudrez, le Louvre, les maîtres, tout ce que j'ai connu... Il s'agit de se perdre. »

(cité par Aragon au chapitre *Matisse-en-France*)

(Tant pis s'il n'y a pas de miracle : la beauté - le fragment d'éternité - de la chute est à la mesure de la tentative. Il n'y a pas d'œuvre d'art durable qui ne soit le fruit d'un désir, d'une ambition déraisonnables.)

(J'ai suffisamment avec les chantiers du frêne, du merle et du crapaud - épouvantable labyrinthe que celui des citations ! - pour ne pas ouvrir un *journal d'Icare*, mais comment ici ne pas évoquer deux autres faux jumeaux contemporains : Loys Masson qui, dans la relation de sa saison en enfer intitulée *Icare ou le soleil cassé*, jette un arc-en-ciel entre les couleurs et les sons, et surtout, surtout, le pur et exclusif Icare Maurice Blanchard. Dans *La hauteur des murs*, il réinvente le mythe pour son propre compte, en préférant à l'idéal labyrinthe le trivial galandage de l'artisan plâtrier, qui pose ses briques *de chant* : « Tu vins au monde avec un germe de brique et te voilà en cellule pour toute ton existence et tu fais ton mur toi-même et tu ne peux t'empêcher de maçonner tes cartilages et tu fonces, ta sacrée tête, ta sacrée pertuisane de tête laisse des plumes, cimaise de l'obéissance. Tu grandis ? tes murs grandissent. Tu

forges des armes ? ton plafond s'écaille. Tu vieillis ? tes yeux durcissent, icosaèdres en acier inoxydable, resist much little obey, ce n'est rien de le dire ! Allez-y voir et dansez sur le gravier blanc et noir, lisez cette phrase de brique en plume, de brique sur du papier de brique. Dansez, nuages ! et jetez de vos mains gantées d'aubépines les mouvantes corolles de la sécurité. Ha ! Ha ! Ha ! Quelle horrible chose qu'un soleil couchant ! »)

Ces clés dérobées au *Matisse* d'Aragon m'ouvrent aussi le roman d'un autre peintre, dont jusqu'à présent je ne voyais pas la fin. Cela commence il y a six ans. De retour de Quimper, où il vient de se procurer le beau livre de Jacques Lacarrière, *L'envol d'Icare*, Henri Girard choisit d'aller faire quelques pas avec sa femme Jacqueline le long de l'Aulne. Le temps est beau, immobile, et la nature réconciliée, comme dans un film d'Ozu (ou dans le *Paysage avec la chute d'Icare* de Bruegel). Ses yeux tombent tout à coup sur les restes d'un oiseau dévoré par quelque faucon, deux ailes déployées sur le chemin. Symbole ou diablerie ? Faille ou intersigne ? C'est moi qui pose la question, creusant en vain le seigneur vocabulaire à la recherche d'un ange déchu très théorique. Le peintre s'en moque, pour qui il s'agit à présent simplement de dévider la bobine, même s'il pressent déjà sans doute qu'il ne pourra s'en sortir que *par le haut*.

Quelques mois plus tard, Henri montre dans son atelier ses premiers travaux : au bas de toiles de jute, des plumes ébouriffées, de fins assemblages à la cire de bouts de bois et de fil à coudre qu'un enfant difficile a brisés. Où sont l'ange et le soleil ? L'idée m'échappe. Je ne vois pas que sur son île déserte le peintre travaille à un radeau, que lui aussi utilise les moyens du bord.

Trois ans ont passé. Henri Girard expose ses œuvres récentes aux Ateliers d'Art de Douarnenez. Les thèmes du livre (car les expositions pour le peintre sont des livres : quel temps m'aura-t-il fallu pour toucher cette évidence !) sont les portraits de son père, y compris sous terre et au filtre de la mémoire, et le mythe d'Icare revisité. Et je ne comprends pas plus alors qu'il s'agit d'une même affaire que sa façon de dire Icare par des cages renversées dans la nuit, une tache de bleu entre deux plumes arrachées, ou cet oiseau blanc prisonnier de la boîte à fusain du crâne.



Je resterai longtemps dans mon fauteuil face au carton d'invitation au vernissage que M. a mis sous verre dans la bibliothèque, fasciné par cet oiseau tendu (vraiment tendu, comme un linge sur le fil) vers l'écriture d'Icare (l'ordre retrouvé ?), sur le tiers de droite, qu'annonce aussi un sillage bleu azur (l'ombre du passage ?) en bas, au niveau de la mer, mais désarmé, mal à l'aise, désespérant de nommer un jour le désordre apparent de la composition, faite de signes épars, coupants comme les bris d'un vase dont la forme serait à jamais perdue, en équilibre fragile (attention, ça va tomber), ouverte vers le haut (sans couvercle, avec des traits d'envol et des trous de ciel) malgré une glaise de prose bistre et de lourds noirs de fumée.

Je vois, aujourd'hui que je suis enfin capable d'en écrire le roman, que la clé de ce travail est le malaise lui-même, l'inquiétude du désir, le risque pris de se perdre. Peindre Icare, c'est faire l'apprentissage de la solitude dans l'île, c'est devenir adulte.

Qu'il est difficile de se déprendre des pères !

## MER ICARIENNE

On peut lire le *Paysage avec la chute d'Icare* de Bruegel comme une parabole de l'indifférence du monde au destin des artistes (Auden, in *Musée des beaux-arts* : « tout tourne tranquillement le dos au désastre »). Mais le plus frappant est qu'il n'y a rien de grec dans le tableau : la mer, la nef et le laboureur sont flamands. Seule échappe au plat pays du nord la falaise, c'est-à-dire l'artifice (le premier plan surélevé) qui permet de créer la profondeur. Seul est grec ici le travail de construction - d'abstraction, du peintre. Le mythe et sa morale sont probablement secondaires pour Bruegel. Son génie est d'avoir pensé la chute dans les limites d'un art à deux dimensions.

Henri Girard, lui, inscrit son Icare dans une histoire (comme toujours, c'est la perspective temporelle, et non seulement spatiale, qui le requiert) : il ne conçoit pas la chute sans l'envol, l'échec sans la tentative. Chez lui, l'anecdote de la mer (grecque ou bretonne) et la leçon d'Auden sont évacuées. Il ne nous dit pas d'Icare qu'il est destiné à être broyé, mais que c'est un homme du feu - l'homme de la désobéissance au père, l'homme qui a le courage d'oser. Son Icare est une plage d'inespéré bleu au-dessus du miroir noir de la fin.

Δομενικοξ

Φαναρι

Τζουλουφι

triangle de caps nouant  
la profonde pyramide  
de la mer icarienne

ciel inverse  
pour Icare pharaon  
le fils désobéissant

dire non  
leçon de bleu

## LIBERTE D'ICARE

*Qui suis-je en cet octobre d'or si je me dénude de tout ce qu'on a fait de moi ? Qui suis-je au vol des nuages ?*

*Ce que je redoute plus que tout est de me trouver face à face avec mon esprit. Car il n'a rien de commun avec moi. Chaque idée n'est que l'éclosion de semences étrangères.*

*Moi, ce faisceau de réflexes et de volontés bien dressés, moi, nourri du résidu de l'histoire, d'élans et d'instincts, un pied dans le chaos et l'autre sur la voie royale de la civilisation éternelle. Moi impénétrable, moi pétri de silence et contraint au silence...*

*Pourquoi ai-je dans l'ivresse cherché le paroxysme de la destruction ? Pour ne pas voir en moi l'instrument délaissé que je suis. Il y a longtemps, quelqu'un y a joué quelques notes dont je me sers pour improviser désespérément des variations, essayant, avec fureur, d'en extraire un morceau d'harmonie qui porte mon sceau.*

*Mon sceau ! Des éclairs ont traversé les arbres et les ont fendus. La folie s'est abattue sur les hommes et les a mis en pièces au-dedans. Des torrents ont déferlé sur les collines et les ont ravagées. Les tremblements de terre se sont succédé sans interruption. Voilà des sceaux, les seuls vrais !*

*Si je ne m'étais pas plongé dans les livres, dans les histoires et les légendes, dans les journaux, dans les informations, tout ce qui est communicable n'aurait pas crû en moi, je serais un néant, un tas d'événements sans signification. Je ne mérite pas le sens de la vue et de l'ouïe, mais seulement mes sentiments, ces cigognes survolant les rivages candides, ces voyageurs nocturnes, ces vagabonds voraces dont mon cœur est la grand-route.*

*A tous ceux qui croient à l'originalité de leurs cerveaux et à la solidité de leur pensée, je voudrais crier : soyez de bonne foi ! Vous voyez bien que cette monnaie n'a plus cours. Retirez la de la circulation, ainsi que vos aigles, vos têtes de mort. Avouez qu'ils sont loin, les pays d'Homère et de Bouddha, le siècle des lumières et l'alchimie. Avouez que vous ne faites qu'habiter un hôtel meublé par les anciens, que toutes vos idées sont de location, et d'emprunt les images de votre univers. Avouez que vous ne payez vraiment de votre vie que lorsque vous avez franchi la barrière après avoir dit adieu à tout ce qui vous fut cher — et c'est sur les bases d'envol que vous prenez le véritable départ, voyageurs pour qui l'arrivée ne compte pas !*

*Tentative d'envol ! Tentative d'amour ! Puisqu'un univers immense et inassimilé s'offre à ton désespoir, entre !*

Ingeborg Bachmann, *La trentième année*

La vie matérielle est un labyrinthe. On choisit sa demeure ici plutôt qu'ailleurs. Mais ailleurs aurait peut-être permis de s'extraire du buisson déchirant de la vie quotidienne. La vraie vie, celle où tous les choix restent possibles, est toujours ailleurs.

La vie de la pensée est semblable. On a lu, vu, senti ou entendu ceci plutôt que cela, qu'on a retenu sans jamais vraiment comprendre pourquoi. Esclaves de notre corps, ce pauvre fragment menacé par tous les autres fragments de l'étendue naturelle, nous ne le sommes pas moins de nos sens et de nos représentations, puisqu'eux-mêmes sont asservis à notre corps : Spinoza l'a conçu bien avant Ingeborg Bachmann.

Comment persévérer dans son être, augmenter sa puissance - trouver la lumière ? Comment échapper au labyrinthe ? Le génie d'Icare (il faudrait dire : de Dédale et d'Icare, l'intelligence pratique du père couplée à la désobéissance désirante

du fils) est d'avoir essayé *par le haut*, par une voie inexplorée, un peu folle, en confondant la pensée (la lumière) et l'étendue (le soleil).

Chacun selon ses moyens prend le risque. Dans sa lignée et celle de l'ange Poe, *chu d'un désastre obscur*, Mallarmé a voulu donner un sens plus pur aux mots de la tribu, et Vieira Da Silva s'est efforcée de disloquer ses labyrinthes à coups de profonds carrés bleus – les mêmes bleus qu'Henri Girard retrouve dans ses Icare.

Je pense aussi à Mantegna, à l'énigmatique oculus en trompe-l'œil de la *camera picta* du Château Saint Georges de Mantoue, où « l'on a l'impression de sentir l'air du ciel souffler par le toit ouvert » et où, ajoute Inger Christensen dans sa relation de l'inauguration du 8 août 1474, « les portraits sont plus vivants que tous ces contemplateurs agités qui deviennent maniérés parce que l'âme du portrait, qui est la leur, leur fait peur. Comme tout grand art, les portraits sont des spectres attendant, calmement et sans fléchir, la mort des modèles » - donnant sens au récit antérieur d'une étrange nuit au cours de laquelle le peintre Samuel de Tradate, qui se faisait appeler Same, abréviation de Sésame « car il considérait que sa propre personne était capable d'ouvrir les portes de la non-existence », avait dessiné le labyrinthe qu'il avait rêvé de trouver avec Mantegna dans les fouilles de Chiusi : « Si nous n'avons pu trouver le labyrinthe, dit Same d'un air profond, c'est qu'il est introuvable parce qu'il n'existe ni à Chiusi ni ailleurs, mais partout, de sorte que nous vivons toujours dedans... On lui demanda ce qu'il voulait dire... Il dessina alors la pièce où nous étions, il nous dessinait comme fresques sur les murs d'où nous regardions la pièce et les chaises vides et les tables qui étaient toutes vides, sauf une, celle où se trouvait en réalité Tradate. Là il dessina une pomme et un couteau tellement réels qu'à les regarder, l'eau en vint à la bouche de toutes les fresques... La non-existence n'est qu'un mot, mais le mot est toujours une personne et la personne est la dimension dans l'être qui vit dans l'amour de ce qui n'a pas encore été créé, de ce qui manque. »

Ce n'est sans doute pas le fait du hasard si Henri Girard s'empare du mythe d'Icare au moment où le geste surgit (ou ressurgit ?) dans sa peinture - au même moment aussi meurt son père, avant qu'il aille explorer les autoportraits (les spectres) de Rembrandt, Van Gogh et Artaud. Si ses Icare nous parlent tant, c'est qu'en les peignant il a pris le risque de se brûler les ailes – tentative d'envol, acte d'amour.

## UNE HAUTE AVENTURE

Mellin de Saint-Gelais et les poètes de la Pléiade ont fait franchir la frontière italienne au fol et presomptueux Icare : son élan devient chez eux la métaphore de l'écriture poétique et du transport amoureux, mais il reste encore coupable, comme chez Ovide, d'avoir osé jouer avec le feu. C'est le peu métaphysique (mais très habile) Philippe Desportes qui, sur les brisées de son confrère napolitain Jacopo Sannazaro, le fait passer, dans la poésie française, du statut de vaincu à celui de vainqueur.

Dans le sonnet liminaire des *Amours d'Hippolyte*, ce qu'envie le poète de cour au « jeune audacieux » ne semble pourtant pas qu'il joue avec le feu – à Henri III ne plaise ! - mais qu'il « tire un si grand gain [l'immortalité] d'un si petit dommage [la mort] » ! Vanité du poète ? Non, car il y a ce vers admirable, jailli au seuil du tercet final, débarrassé de la gangue maniériste, étonnamment moderne - quoi qu'en pense Malherbe<sup>1</sup> (qui vint trop tôt ?) -, tout entier tendu vers cette *hauteur* qu'on éprouve à sa seule lecture :

*Il mourut, poursuivant une haute aventure.*

On entend qu'ici s'inverse la leçon du mythe antique. Face à la mort seul fait sens le dépassement de soi – ô que ma quille éclate !...

<sup>1</sup> Marc Eigeldinger, *Le mythe d'Icare dans la poésie française du XVI<sup>e</sup> siècle* (à qui ce texte doit beaucoup) : « On s'étonne que Malherbe condamne le vers 12 comme inutile, alors qu'il exprime en raccourci le sens du sonnet et la pensée de Desportes, toujours enclin à célébrer la hardiesse comme fondement de l'aventure spirituelle ou amoureuse. »



## L'AUGUSTE



... C'est d'un autre mur dont je voulais (une fois de plus) parler : celui du labyrinthe dont s'échappa Icare, retrouvé inopinément à la Maison du Danemark à Paris, dans la petite mais émouvante exposition « Asger Jorn – Pierre Wemaëre, le long voyage d'une amitié ». Ces deux-là, le Danois violent et rebelle et le Flamand raffiné et consensuel, étaient pourtant le jour et la nuit. Mais ils s'étaient rencontrés jeunes et inconnus (dans l'atelier de Fernand Léger) et n'avaient jamais cessé de s'enrichir mutuellement : Wemaëre avait apporté à Jorn le sens de la couleur, et Jorn avait obligé Wemaëre à placer haut la barre (il faut voir le vieil homme, dans le documentaire réalisé en 2009 à l'occasion de ses 75 ans de peinture, commenter la série qu'il appelle « le rose attendu », et notamment le tableau « les jeunes filles du XVIème » - c'est d'un Maurice Denis tombé dans le chaudron de l'abstraction lyrique, mais on sent qu'il l'aime, ce tableau, sur lequel il a travaillé des jours et des jours au poil de martre, « comme on poudre une femme avant qu'elle parte pour une soirée » : « si Jorn l'avait vu, il aurait donné un coup de pied dedans, et si j'avais continué à faire ça, j'aurais perdu un ami »).

Il y avait dans cette exposition une série de dessins « automatiques » de Jorn, beaucoup plus tard titrés et colorisés par Wemaëre, c'est-à-dire une « lecture » d'un peintre par un autre (comme celle qu'il m'arrive de faire des poètes que j'aime, dont je remonte les textes, en les corrigeant si je le juge utile ! – et, j'y pense, comme celle aussi d'Henri pour Rembrandt, Van Gogh et Artaud). Et parmi eux un surprenant « Icare », une sorte de papillon-méduse multicolore, avec long nez carotte, moustache à la Noël Roquevert et rire aux éclats, à première vue beaucoup plus Auguste qu'Icare (car c'est à l'aérien clown blanc que fait spontanément penser Icare), courant sur une plage – Jean-Marie Le Bris et sa Barque Ailée sur la grève de Tréfeuntec...

Révélation ! Je n'avais jamais conçu qu'avant de s'envoler, il avait bien fallu qu'Icare prenne son élan, et qu'il devait avoir l'air passablement ridicule moulinant sur l'arène du labyrinthe avec son attirail de bric et de broc... Pas de vol sans envol, pas de transcendance ni d'élévation, de *vraie vie*, sans bricolage, sans la préparation besogneuse du sportif – sans le lot un peu dérisoire de la vie quotidienne, qui anticipe la dérision de la chute. Icare est bien en vérité l'anti-clown blanc. Il faut le grain de

sable de l'Auguste, son impertinence, son nez rouge et ses fringues impossibles, pour rendre *vivable* l'univers policé du clown blanc. Il faut ses chaussures démesurées pour enchanter le monde.

(Un autre peintre-poète, comme Jorn, Henri Olive-Tamari, un peu oublié aujourd'hui, dont je possède une étrange planète Terre écorchée et qui est l'auteur d'un « Tout est Icare », a écrit :

*C'est la vie qui à chacune de nos sorties  
éclate de rire  
quand nous avons le clown au corps... )*

## LA CHUTE D'ICARE



Au musée archéologique de Naples, je suis tombé en arrêt devant une fresque de Pompéi, en assez mauvais état, illustrant le mythe d'Icare. La scène se passe après la chute. Le cadavre nu d'Icare gît au premier plan, sur le sable d'une petite crique idyllique. Un personnage (une femme ? en tout cas rien ne montre qu'il s'agit d'un berger ou d'un laboureur) le découvre avec effarement. A l'arrière-plan, au centre, une barque, qui porte ce qui ressemble plus à un couple d'amoureux qu'à deux pêcheurs, glisse sur les eaux lisses (on voit bien le reflet de la barque et de ses passagers – ou bien s'agit-il d'un filet ?) vers une rotonde construite sur un surplomb rocheux, à l'ombre d'un grand arbre vert. Dans les airs continue de voler Dédale, à bonne distance du soleil et de la mer fumante.

On est ici chez Ovide (ou faut-il y ajouter un zeste de Pausanias, là où la mer icarienne rejette le corps du noyé, qu'Hercule va bientôt découvrir et porter en terre sous la rotonde ?), bien que les témoins convoqués ne soient ni pêcheur, ni berger, ni laboureur. Sauf erreur, ces témoins n'apparaissent pas plus sur les autres fresques de Pompéi qui traitent du mythe - des patriciens s'y sont substitués. Autrement dit, la fresque s'adresse aux propriétaires du mur. Et ce n'est sans doute pas un hasard si ce qui est peint n'est jamais la préparation ou l'envol, mais la chute. La fresque donne raison au prudent Dédale. Malheur au fils qui n'imité pas le père et, enivré de son audace, se prend pour un dieu.

(Les convives de Pompéi s'arrêtaient-ils devant les fresques, en levant leur coupe de vin jaune ? Louaient-ils la facture de l'artiste ou ergotaient-ils sur les interprétations du mythe ?)

## A VIDE VERS LA MER BLANCHE



Charles-Paul Landon, *Dédale et Icare* (1799)

Dans un texte déjà ancien, j'écrivais n'avoir pas le loisir d'ouvrir un "journal d'Icare" : de fil en aiguille, voici pourtant ce qui est devenu beaucoup plus un journal de compagnonnage avec le mythe qu'un essai prétendant l'épuiser – ce qui n'aurait guère de sens après le beau travail d' "érudit facétieux" (André Velter) de Jacques Lacarrière, même si ma clé de lecture du mythe ne figure pas vraiment à l'inventaire de celles qu'il recense.

J'ai cru d'abord que mon histoire avec Icare avait commencé en 1993 avec son livre, *L'envol d'Icare*, et le rendez-vous (le nom que donnent au hasard les amoureux et les artistes) qu'eut le peintre Henri Girard, le jour même où il l'acheta, avec les restes d'un oiseau mort sur le chemin de halage du canal de Nantes à Brest. Mais en y repensant aujourd'hui, je m'aperçois qu'elle a commencé au moins vingt ans plus tôt, à ce moment de ma vie où je suis enfin devenu adulte en écriture, et dont témoigne le texte *Sans doute le vent*, dans lequel je dis "adieu aux noms de plume... aux imprécations prophétiques... [et] aux histoires saintes ».

Je convoquai au rite de passage les deux grands Icare qui m'avaient fait croire au miracle, Rimbaud l'alchimiste bien sûr, et mon cher Dylan Thomas, qui lui aussi célébra le verbe pêcheur de signes "from the solid bases of the light » (*In the beginning*) - deux fils rebelles que la vie avait réduits à l'état de vagabond pour le premier, de clown pour le second<sup>1</sup>.

Sans doute avais-je été Icare plus longtemps que raison. J'acceptai enfin de me ranger du côté de Dédale – non pas le père castrateur et le forgeron jaloux de son neveu trop doué, mais l'ingénieur et le sculpteur de génie : « enchaînez [mes] statues de peur qu'elles s'enfuient ! », le concepteur de piste de danse pour fille de roi aux

belles tresses - tout en sachant que le temps m'avait « volé la clé du labyrinthe » : ce n'est pas avec un fil de laine que j'allais pouvoir retrouver ma jeunesse.

“Nous sommes Dédale”, concluais-je alors, mais un Dédale amputé des folies de la jeunesse, inconsolable de la perte d'Icare (ce que ne semble certes pas avoir été le Dédale du mythe). Autrement dit, je n'ai jamais imaginé Icare sans Dédale, le fils sans le père, et ce que je retenais du mythe était moins la chute, inéluctable (Icare n'est pas un dieu), que l'envol, que seul le père avait rendu possible, mais dont il fallait absolument s'écarter, qu'il fallait reléguer aux basses couches de l'air pour devenir soi à part entière – *autre*.

Autrement dit encore, j'ai toujours vu dans le mythe d'Icare une métaphore du projet poétique. Tout poème est un labyrinthe dont on sait qu'il est illusoire de vouloir sortir par le haut : l'échec de l'envol est définitivement inscrit dans l'abîme de temps infranchissable qui sépare le signe du réel, mais il faut tenter le saut dans le vide coûte que coûte, prendre le risque d'y laisser des plumes – coup d'audace, ou de folie, du poème! qui pourtant n'est concevable qu'en prenant appui sur l'expérience et le savoir-faire des pères : le poème est l'enfant d'un poète qui est lui-même l'héritier d'une longue lignée de poèmes.

(Qui sait d'ailleurs si le père n'attend pas secrètement du fils qu'il saute dans l'inconnu? N'est-ce pas la question que pose l'instant crucial que Charles-Paul Landon a choisi de peindre dans son étrange *Dédale et Icare* : impossible de décider dans la composition si Dédale se résout à lâcher Icare dans le vide ou au contraire l'y pousse<sup>2</sup>.)

Ma lecture du mythe n'était pas nouvelle. Sans parler de l'Icare plaintif de Baudelaire, j'en trouvai bientôt d'innombrables échos chez les poètes<sup>3</sup>, du plus désespéré chez le Maurice Blanchard de *La hauteur des murs* (“Il n'y aura pas de chantiers d'abstraction, il n'y aura pas de plus haute tour, il n'y aura plus de très profond abîme...”) au plus sibyllin chez le dernier Yves Martin (« Pour les abeilles, je représente un labyrinthe qu'il va falloir clore moins imparfaitement. Pour un oui, un non, je m'évade... Elles veulent m'apprendre un suicide aussi malin que leur miel. »<sup>4</sup>)

Mais c'est peut-être chez Malcolm Lowry que j'ai rencontré la lecture la plus proche de la mienne. D'abord dans le poème admirable qui donne son titre au recueil *The lighthouse invites the storm and lights it*, que j'ai très tôt inscrit dans l'ascendance de mon Matelot Espoir, albatros d'avant l'arbalète et Icare d'avant la chute, au risque du chaos :

Oh, oiseaux des ténèbres de l'hiver dont le vol  
Décuple le gel, lorsque la glace s'accroche  
Aux ailes liaisonnées par les sceaux du zéro,  
Quel esprit charitable vous garde immobiles comme les cerfs-volants  
Que les enfants lancent dans le bleu froid ?  
... Qu'allons-nous, ou non, tolérer  
Du chaos, aujourd'hui ? – au nom de l'albatros épargné et du plongeon  
d'acrobate d'Icare ?

Puis dans ce qui nous est parvenu du “Paradis” de sa Divine Comédie romanesque (où *Under the volcano* serait l'Enfer et *Lunar Caustic* le Purgatoire), *In ballast to the White Sea*, dans lequel ce qui se joue n'est pas le “voyage infini” que donne, à tort à mon avis, le titre français, mais bien une navigation “in ballast”, c'est-à-dire sur lest - sans fret, à *vide* : pour le héros Sigbjørn, le fils du capitaine-armateur Hansen-Tarnmoor qui, à l'instar de Dédale, est porteur d'une faute (deux de ses paquebots

viennent coup sur coup de faire naufrage, faisant de nombreuses victimes : Lowry le décrit quittant son bureau de Liverpool “tel un meurtrier”), l’enjeu est de se débarrasser des “vieux pays”, comme on le dit au Québec, d’apprendre à penser et à s’exprimer autrement que par citations<sup>5</sup>.

Mais c’est dans la sombre salle à manger de la maison du père, pleine de meubles et d’objets qui racontent son histoire (comme, sur le sofa où il a dormi, ce tapis “qu’il avait acheté en personne à un colporteur de Belawandello à Sumatra”), et que seule éclaire une reproduction d’une gravure de Bruegel l’Ancien, “la chute d’Icare avec statue”<sup>6</sup>, que tout finalement se décide : “Plutôt plonger avec Icare que réussir avec Smith” – non sans que la veille le père ait rappelé à son fils que “Priam n’était pas le seul père d’Oedipe. Il ne faut pas oublier ceux qui l’ont guidé lorsqu’il était aveugle. Il me semble que la vie n’est souvent qu’un processus d’échange de pères. C’est l’éternel retour du substitut paternel.. Le pèlerinage doit continuer, même en l’absence d’absolu; on espère toujours trouver la personne, fût-ce entre les pages d’un livre, qui osera sauter par-dessus les murs de la prison, qui nous indiquera une vie plus riche, plus chaleureuse, et qui connaît les secrets de la mer... Si on ne la trouve pas, il est concevable que l’on puisse soi-même prendre sa place.”

Sur les ailes du père, plus léger que l’air, Icare appareille pour l’éblouissante blancheur.

<sup>1</sup> Je viens de découvrir avec tristesse sur la toile que, dans le petit “writing shed” de Dylan Thomas, suspendu au-dessus de l’estuaire de la Taff à Laugharne, on avait, sans doute pour “faire plus vrai”, jonché le sol de feuilles de papier froissées et ajouté sur la table une bouteille de bière!

<sup>2</sup> Jacques Lacarrière va même plus loin dans le “mythogramme” savoureux qu’il nous donne d’Icare :

MOI : Et votre père dans tout cela? Vous n’en parlez jamais. C’est pourtant à lui que vous devez vos ailes.

ICARE : Si l’on peut dire, car il aurait pu m’en fabriquer de plus solides. Je me suis longtemps demandé s’il ne l’avait pas fait exprès, s’il ne m’avait pas mis des ailes plus fragiles ou moins bien ajustées, pour justifier après coup sa morale de rentier. Et ses conseils de bon sens comme on dit. Ce sont toujours les mêmes depuis des siècles : ne vole pas trop bas sinon tu sombreras, ne vole pas trop haut sinon tu tomberas! Quelle misère!”

<sup>3</sup> à commencer par le plus légitime, Andréas Calvos (1792-1869) qui, dans le prologue de l’ode IV des *Lyriques*, convoque le mythe pour célébrer les partisans de l’indépendance grecque : *Sans le courage et sans l’audace / il n’y a plus de liberté. / C’est d’elle (et la légende cache / toujours sa part de vérité) qu’Icare / a pris ses ailes.* [traduction de Dominique Grandmont]

<sup>4</sup> in *Il faut savoir me remettre à ma place*, paru au Cherche midi deux mois après la mort de son auteur, le 6 septembre 1999.

<sup>5</sup> “Homme partagé entre deux nouveaux mondes, le russe et l’américain, Malcolm Lowry est la parfaite figure de l’Européen de l’entre-deux-guerres. Aussi est-ce pour ne pas sombrer que son double romanesque se déleste de toutes parts des ombres conradiennes [Conrad Aiken et les analyses psychanalytiques], mais peut-être plus encore faustiennes, qui grèvent sa nef. Navigant vers la Mer Blanche tel l’Ahab de *Moby Dick*, il se sépare du nihilisme noir de son frère, le nietzschéen pessimiste, [et] rompt avec l’armateur capitaliste, son père... L’édition du manuscrit ne comporte pas moins de 160 pages de notes référençant l’incroyable érudition du jeune romancier de vingt-cinq ans. Ce n’est pas lui qu’on entend, croirait-on, c’est toute la culture occidentale dont son navire est chargé à pleines cales et dont la Mer Blanche semble pouvoir le délivrer.” (Jacques Darras, préface pour *Le voyage infini vers la Mer Blanche*, Buchet-Chastel 2015, traduction – remarquable - de Martine De Clerq).

<sup>6</sup> Il pourrait s’agir de la gravure de 1561, *Trois-mâts armé avec Dédale et Icare dans le ciel*, mais où est la statue? Lowry a-t-il inventé ici une oeuvre faisant référence aux dons de sculpteur de Dédale?

## UNE EPIPHANIE



Ângelo de Sousa, série *Epiphanies*

Comme aux Maisons de l'Amérique latine ou du Danemark, une visite à la Fondation Calouste Gulbenkian m'offre toujours à Paris, s'agissant de la planète des arts, une illustration de l'assertion de Segalen que ne pouvait que faire sienne celui qui intitula *Voyage au loin* son voyage initiatique en Islande : « on fit comme toujours un voyage au loin de ce qui n'était qu'un voyage au fond de soi ».

Voyage au pays du réel cet après-midi avec Ângelo de Sousa : « La couleur et le grain noir des choses ». Interpellé surtout par ses photographies « réalisées à propos de tout et de rien » - moments volés à une réalité furtive, dont on ne perçoit pas d'abord clairement la signification, mais qu'on ressent pourtant comme fortement significatifs - qu'il appelle des « épiphanies du monde », et que le commissaire de l'exposition, se référant à Joyce (*Stephen le héros*) définit ainsi : « au sens esthétique, l'épiphanie est une apparition soudaine, inattendue, qui rend compte d'une forme de révélation lors d'une forte expérience esthétique liée à un « incident trivial », et devient un projet à part entière. »

Parmi les huit photos exposées de la série, ce cadavre d'oiseau déployé sur le bitume, qu'une lumière oblique, souvenir du soleil, éclaire vaguement : Icare ! – Icare, comme si j'étais devenu un alter ego d'Henri Girard sur les bords de l'Aulne, un soir de printemps d'il y a presque déjà un quart de siècle.



## REPERES

A PROPOS D'ICARE	août 2018
<i>... Porté par le hasard objectif</i>	juillet 1993
LE ROMAN D'ICARE	mars 1999
MER ICARIENNE	juillet 2002
LIBERTE D'ICARE	décembre 2005
UNE HAUTE AVENTURE	décembre 2006
L'AUGUSTE	mars 2014
LA CHUTE D'ICARE	octobre 2014
A VIDE VERS LA MER BLANCHE	juillet 2016
UNE EPIPHANIE	avril 2017